



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 12 (2000)
Le genre de la nation

Mathilde Dubesset

Cécile DAUPHIN, Arlette FARGE (sous la dir. de) *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, 201 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Mathilde Dubesset, « Cécile DAUPHIN, Arlette FARGE (sous la dir. de) *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, 201 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003.

URL : <http://clio.revues.org/index209.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index209.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Mathilde Dubesset

Cécile DAUPHIN, Arlette FARGE (sous la dir. de) *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, 201 p.

Femmes et violence : « *le sujet est sombre, éprouvant pour celles qui le travaillent* » peut-on lire dès l'introduction de cet ouvrage dont les textes sont issus d'un séminaire de recherche « Histoire des femmes » (CNRS-EHESS) associant des historiennes, sociologues et anthropologues.

Deux questions s'entrecroisent au fil des articles, celle de la violence exercée par les femmes, sujet relativement nouveau dans le champ de l'histoire des femmes et du genre et celle, plus classique, de la violence dont les femmes furent et sont toujours victimes dans des sociétés marquées à des degrés divers, selon les temps et les cultures, par la domination masculine. Aborder la violence féminine est sans doute un signe de maturité pour les études sur les femmes, après un temps de silence de l'historiographie sur un sujet qui risquait d'entacher « la cause des femmes ». Mais on peut noter que la plupart des articles prennent soin d'articuler violence des femmes et violences sur les femmes, de l'Antiquité grecque à l'époque contemporaine. Les dix contributions d'historiennes et de sociologues complétées par un post-scriptum s'organisent en trois temps.

Tout d'abord un questionnement sur la violence féminine à partir de deux exemples fort éloignés dans le temps, la Grèce ancienne (Pauline Schmitt-Pantel) et la Révolution Française (Dominique Godineau) où l'on voit comment la violence des femmes, réalité attestée, est aussi construite, définie, pensée par les acteurs politiques soit pour la saluer quand elle sert les intérêts de la cité (les femmes de Melos ou d'Argos prenant en main de manière temporaire la défense de la cité, dont le courage « viril » est reconnu), soit pour la dénoncer (l'insistance sur les « furies de guillotine », permet de renvoyer les femmes à la barbarie et donc hors de la cité). Les violences que les femmes exercent sur elles-mêmes ou sur d'autres sont très souvent liées à une menace sur leur statut de mère ou d'épouse, c'est le cas des suicides suivant un viol, acte puni d'amendes dans la Grèce ancienne et pour lequel il n'existe pas de terme spécifique.

Dans la deuxième partie intitulée « Sociétés contraintes, déplacements possibles », cinq articles reviennent sur des moments d'histoire, du XVIIe au XXe siècle où l'on voit s'instaurer des configurations instables entre le masculin et le féminin, où se négocient d'autres relations qui peuvent instaurer des brèches dans la domination masculine, où la violence contre les femmes, quoique toujours présente, devient moins tolérable. Danielle Haase-Dubosc montre que dans la première moitié du XVIIe siècle, les juges sont attentifs aux manifestations de refus des femmes et que pour l'Église, tout mariage qui suit un rapt doit être annulé. Dans le Paris du XVIIIe siècle, espace mixte de fait sinon de droit, les conflits entre hommes et femmes dont Arlette Farge a retrouvé les traces judiciaires montrent certes un dimorphisme flagrant (les cas de violence féminine contre un homme sont rarissimes) mais la violence masculine se heurte à une résistance sociale (celle du voisinage par exemple) qui joue un rôle non négligeable. Au XIXe siècle, si les femmes victimes sont du côté de l'ordinaire, les femmes violentes intriguent les observateurs, le crime apparaissant comme une affaire d'hommes. L'attitude souvent plus indulgente de la Justice à l'égard des femmes, sauf pour ce qui concerne l'infanticide, est à relier à leur statut de mineures au plan civil mais aussi de mères qu'il s'agit de protéger. On retrouve ce traitement paradoxal des femmes avec l'Etat providence au XXe siècle qui à la fois, protège, contrôle et investit les femmes d'une réelle puissance. Mais la criminalité qui n'englobe pas toute la violence a aussi à voir avec la séduction dont les pratiques et les codes ne sont pas équivalents pour les hommes et pour les femmes. L'histoire des femmes

devrait, selon Cécile Dauphin, se pencher sur des questions encore peu défrichées telles que les seuils d'acceptabilité entre désir et violence ou les armes de la séduction féminine. De la séductrice à la délinquante, on parle aux États-Unis d'un « girl problem » autour de la Première guerre mondiale. Pour Nancy Green, il faut aller au delà de l'histoire du contrôle social des « mauvaises filles » en analysant la part de défi, de recherche d'identité qui caractérise ces femmes issues de la jeunesse ouvrière urbaine. La violence contre les femmes mais aussi des femmes elles-mêmes, voire entre elles, prend des formes plus ou moins brutales dans les deux villages grecs étudiés par Marie-Elisabeth Handman dans les années 1970 et 1980. La prééminence du masculin est ici très visible puisque la naissance d'un garçon est saluée par de grandes réjouissances alors qu'une femme mettant au monde une fille est parfois battue dans la Thessalie, des années 1970. Là où la violence physique est érigée en valeur, les femmes en usent aussi (en tant que mères, dans les conflits de voisinage mais beaucoup plus rarement contre les hommes) et même s'il y a des décalages entre les coutumes locales et la réalité des rapports sociaux de sexe, le postulat de la supériorité masculine demeure.

Dans un troisième temps, il est question de la dimension sexuée de la violence de guerre, au XXe siècle. Avec la guerre civile espagnole évoquée par Yannick Ripa, on constate à la fois une dramatique égalité entre les sexes devant les bombardements aériens (également évoqués par Danièle Voldman) et un traitement particulier des femmes avec la pratique du viol, systématisé dans le cadre de la « purification ethnique » pratiquée dans l'ex Yougoslavie au début des années 1990 (article de Véronique Nahoum-Grappe). Le viol, révélateur de la domination masculine dans sa version la plus brutale, est aussi un geste politique. Les nationalistes espagnols, plus que les républicains, l'instrumentalisent soit pour le dénoncer quand il est commis par l'ennemi (le viol des femmes renvoie à celui des églises ou des tombeaux) soit pour l'encourager car violer les « femmes rouges » (ou les femmes bosniaques) est un moyen d'humilier, de déshumaniser l'ennemi, mais aussi de blesser son honneur en saccageant un corps qui est aussi un bien masculin. On retrouve cette dimension politique et symbolique avec les tontes de femmes « traîtres » (également pratiquée en France en 1944, voir les travaux de Fabrice Virgili). Mais les femmes sont aussi impliquées dans la violence de guerre. L'Espagne républicaine a eu ses miliciennes, des femmes qui ont franchi le seuil de la violence armée, mais qui ont été assez vite renvoyées à l'arrière dans un partage plus classique des rôles justifié entre autres par la communiste Dolores Ibarruri. Honnies par les nationalistes qui voient en elles une preuve de l'animalité de l'ennemi « rouge », ces femmes, qui ont transgressé les frontières de genre en portant les armes sont condamnées à mort comme leurs camarades masculins. Il n'y a pas de femmes parmi les militaires et groupes paramilitaires impliqués dans la guerre de Yougoslavie mais elles sont présentes en revanche dans les mouvements nationalistes en grande partie responsables du déclenchement du conflit. Les femmes n'échappent donc pas à la culture de guerre, expression popularisée par l'historiographie renouvelée de la Première Guerre mondiale. Une culture de la violence généralisée où les partages entre le masculin et le féminin sont à la fois brouillés (« hommes foudroyés, nouvelles combattantes » dont parle Danielle Voldman) et reconduits.

Le texte en forme de « post-scriptum » qui clôt cet ouvrage fort intéressant, même si les contributions sont un peu inégales, propose un détour par la littérature avec la figure de Nora, héroïne d'Ibsen, « sous le regard misogyne de Strinberg ». Celui-ci voit dans Nora, symbole de la révolte féministe, l'incarnation du mal féminin, car elle se prend pour une victime alors qu'elle est un tyran. La guerre comme métaphore de l'échange entre les sexes? Geneviève Fraisse en reprenant le terme de misogynie, n'en fait pas un invariant mais plutôt « une forme variable dans ses excès comme dans ses accalmies apparentes ».

C'est donc un livre riche, plus nuancé que ne le laissent entendre la quatrième de couverture ou certaines critiques, car même s'il invite à réfléchir sur la violence au féminin, il n'élude pas la question, toujours d'une brûlante actualité, des violences faites aux femmes.

Pour citer cet article

Référence électronique

Mathilde Dubesset, « Cécile DAUPHIN, Arlette FARGE (sous la dir. de) *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, 201 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index209.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle